

l'un des cavaliers des deux, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre juponnette, Adèle ? mais c'est un pekin sans galbe, ce monsieur ! Habit noir, pantalon noir, gilet noir et cravate blanche, avant sept heures du soir, et tout ça pas du bon faiseur, s'il vous plaît ! où est le chic ? Homme de plaisir et club-mann, jamais de la vie !... Avocat si vous voulez, ou notaire, à la bonne heure... Peut-être même employé des pompes funèbres... et ça serait épatant !

— Eh ! répliqua l'autre jeune homme, plus âgé de quatre ou cinq ans que son compagnon quelle mouche vous pique, mon cher baron ? Laissez donc là cet habit noir incorrect et cette cravate blanche insolite que vous n'aviez jamais vus et que vous ne reverrez probablement jamais ! Entrons ! il est plus que temps de déjeuner ! je meurs de faim...

— Fabrice a raison ! appuyèrent les deux femmes. Bravo, Fabrice !

Fabrice Leclère, ainsi se nommait le personnage que nous venons de mettre en scène et qui doit jouer un rôle capital dans ce récit, était un grand et beau garçon de vingt-six ou vingt-sept ans, avec une abondante chevelure fauve naturellement ondulée, et une barbe cuivrée splendide, encadrant un visage au teint pâle, au nez aquilin, aux lèvres rouges, et aux yeux fendus en amandes.

L'ensemble que nous venons d'esquisser était séduisant, d'autant plus qu'au premier abord la physionomie de Fabrice Leclère paraissait souriante et bienveillante, et produisait une excellente impression qu'un plus attentif examen ne tardait pas à modifier.

Pour peu que le jeune homme oubliât de veiller sur lui-même, on constatait vite à quel point son regard était faux et tuyant, et combien son sourire dégénérait souvent en une sorte de rictus de la nature la plus inquiétante.

Fabrice portait un *complet* d'étoffe anglaise, irréprochable d'élégance et de simplicité. Malgré les extrêmes recherches d'une coquetterie presque féminine et d'un soin de sa personne poussé à l'excès, rien de voyant ou d'un goût douteux n'attirait l'œil dans sa toilette.

En cela il ne ressemblait guère à son compagnon de voyage le petit baron de Landilly, fils de famille et aspirant gommeux, avec qui nous allons faire connaissance.

IX

SUITE DU PRÉCÉDENT

Pascal de Landilly, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, appartenait à une bonne et riche famille de province.

Pour le décrire il suffirait presque de répéter à nos lecteurs qu'il était, dans toute la force du terme, un aspirant gommeux.

Petit plutôt que grand, mince jusqu'à la maigreur et blafard comme un phthisique, quoique jouissant d'une santé passable dont il abusait de son mieux, il se piquait d'un *chic suprême* et portait avec préméditation des vêtements trop large dans lesquels ballottaient ses pauvres petits membres grêles.

Son costume de campagne, d'une excentricité voulue, quadrillé de couleurs vives, son gigantesque col cossé encadrant sa mièvre figure comme le papier d'un bouquet monté, sa cravate de soie d'un bleu pâle, retenue dans un anneau d'or orné d'un fer à cheval à clous de diamants, ses boutons de manchettes du même style et de grand module, ses chaussettes de soie rose rayées de blanc, ses petits souliers à bouffettes énormes, son chapeau melon de feutre marron orné d'un ruban bleu, auraient fait la joie et le succès d'un comique du Palais-Royal ou d'un chanteur bouffe de café-concert.

Ses cheveux d'un blond filasse, taillés et étagés à la Capoul sur un front étroit, ses moutaches chétives, ses maigres favoris incolores, ses yeux de faïence, sa bouche sans cesse entrouverte par un sourire qu'il voulait rendre moqueur, le monstre qui semblait vissé dans son arcade sourcilière, lui donnaient une physionomie de prétentieux idiot.

Il ricanaient sans cesse et sans motif, suçait la pomme de son stick et affectait les allures déhanchées d'un pantin mis en mouvement par quelque ficelle invisible.

Au moral, nullité complète. Absurde et ridicule, mais point mauvais garçon, et beaucoup plus fanfaron de vices que vicieux en réalité.

La jeune femme blonde s'appelait Mathilde Jancelyn.

Sa brune compagne déguisée sous le pseudonyme aristocratique d'Adèle de Civrac son véritable nom de Greluche.

Fabrice Leclère entra dans l'hôtel, où le petit baron et les deux femmes le suivirent.

La salle commune, vide en ce moment, servait de café.

Madame Lorient y trônait derrière un comptoir de palissandre sur lequel s'étaient des bouteilles de liqueurs variées, des pyramides de soucoupes contenant chacune des morceaux de sucre, des morceaux de petites cuillers en ruolz, et un tronc en plaqué tout neuf et étincelant.

Cette digne maîtresse de maison quitta précipitamment sa place et vint au-devant des nouveaux venus.

Comment, monsieur Fabrice, vous voilà ! s'écria-t-elle avec une expression joyeuse.

— En personne, chère madame, répondit le jeune homme. Et vous voyez que je vous amène bonne compagnie !

— Soyez les bien accueillis... fit madame Lorient avec une belle révérence, puis elle ajouta : Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, savez-vous ?

— A peu près un mois et demi...

— Tout juste quarante jours.

— Quelle mémoire ! dit Fabrice en riant.

J'ai de bonnes raisons pour me souvenir vous êtes parti immédiatement après la dernière audience de la cour d'assises, le jour où l'on a condamné à mort l'assassin de M. Baltus.

Un petit frisson courut sur l'épiderme du jeune homme, mais son visage ne trahit rien de ce qui se passait en lui, et il répliqua avec un sourire :

— C'est ma foi, vrai ! Je l'avais oublié...

— Ah ! poursuivit madame Lorient, vous pouvez vous vanter, monsieur Fabrice, d'avoir suivi les débats comme pas un ? Tous les jours au palais de justice et faisant queue des heures entières pour être bien placé...

— Le procès criminel m'intéressait vivement !... Comme les magistrats, comme les jurés, comme tout le monde, je cherchais la solution du problème. Je ne sais rien de plus attrayant qu'une énigme indéchiffrable en apparence, et qu'on espère déchiffrer... J'attendais avec une curiosité inouïe les réponses du malheureux assis sur la sellette infamante.

— N'allez vous pas le plaindre ? s'écria madame Lorient.

— Pourquoi non.

C'était un scélérat indigne de pitié !... il a tué, on va le tuer, c'est bien fait ! Ah ça ! mais, j'y pense, est-ce que vous venez, par hasard ?

Madame Lorient s'interrompit.

— Pour assister au dénouement du drame dont j'ai vu se dérouler les péripéties ? acheva Fabrice. Oui, madame Lorient, vous devinez juste... Les journaux de Paris ont annoncé que l'exécution aura lieu demain.

La maîtresse de la maison fit un signe affirmatif.

— Et, s'écria le baron de Landilly avec un dandinement d'épaules qu'il prenait de la meilleure foi du monde pour un effet de torse, nous n'avons pas voulu que cette petite fête de famille se passât sans nous. Je n'ai jamais vu guillotiner que des mouches quand j'étais au collège... Est-ce admissible ? J'ai dit à Fabrice : " Il faut être dans le mouvement, mon excellent bon ! Allons-y ! Ça sera d'un goût parfait !..." Alors ces dames ont voulu venir...

— Ce dont elles auraient mieux fait de se dispenser... répliqua Fabrice d'un ton de mauvaise humeur.

— Pourquoi donc ça ? demanda Mathilde. En notre qualité de filles d'Eve, n'avons nous plus le droit d'être curieuses ?

— Quand il s'agit d'un spectacle sanglant, reprit le jeune homme, la curiosité, chez les femmes, change de nom et s'appelle cruauté !...